

ADIEU A JEAN ZAY

Nous avions vingt ans. C'était dans les premières années de l'autre après-guerre. La paix ouvrait ses avenues sans limite devant les jeunes hommes. Au lendemain des sacrifices inouïs de 1914-1918 –si vite oubliés, puisqu'une guerre chasse l'autre !- le sentiment commun n'était point comme aujourd'hui une espérance angoissée, mais une certitude enivrante. Les conquêtes de l'esprit, l'enthousiasme littéraire, les générosités politiques et sociales animaient ces groupes où la turbulence contrebalançait la ferveur. Jean Zay tenait là une place considérable. Il avait tant de dons que ses ambitions paraissaient légitimes. Elles étaient sans qu'on le sût inscrites dans son destin. Arriver jeune ce serait aussi pour lui mourir jeune. Une fin tragique interromprait cette ascension prodigieuse...

Un soir d'autrefois, dans le paysage orléanais que notre mémoire fait surgir des ruines, non loin de la maison qu'il habitait et que les bombes de 1940 ont précipitée dans le néant, nous échangeons les folles pensées de l'adolescence. Il me disait, comme une confidence, qu'ayant tout enfant entendu Jaurès, il en avait ressenti un tel choc qu'il s'était promis de s'efforcer d'être lui aussi un tribun, un représentant du peuple, peut-être un homme de gouvernement. Il disait cela en tremblant un peu, car l'inquiétude avait aussi sa place, à côté des optimismes, dans sa nature. Et cette évocation m'obsède auprès de son cercueil.

Député à 28 ans, ministre à 31, installé presque d'emblée et sans interruption pendant trois grandes années à l'éducation nationale, il n'avait quitté la rue de Grenelle, en septembre 1939, que pour partir volontaire aux armées. On sait comment, en juin 1940, il fut attiré avec d'autres personnages consulaires, dans le traquenard du Massilia, inculpé de désertion, traîné devant un Conseil de guerre, condamné par ordre, jeté au carcero duro du Fort St-Jean, en attendant une déportation que Vichy n'osait pas rendre effective –et qui l'eût d'ailleurs sauvé-, puis à Riom, dont il ne sortit, à quelque semaines de la liberté et des réparations éclatantes, que pour être assassiné.

Oui le destin avait marqué Jean Zay pour les plus grands succès et pour le sort le plus dramatique. A son procès on parla d'affaire Dreyfus. C'était maladroit mais vrai. Cet homme, qui était par sa mère de souche et d'éducation protestante, paya pour son nom juif, comme Mandel, comme tant d'autres. Il paya pour son talent, pour ses lauriers précoces, pour sa carrière si vite parcourue. Il paya pour une politique que ses ennemis, on ne sait pas trop pourquoi, symbolisaient en sa personne. Il paya pour un incident fortuit dont Pétain avait nourri sa rancune de vieillard. IL paya pour un pastiche d'étudiant, écrit sur une table de café, à la manière d'Hervé, et dont on fit plus tard un énorme tapage. Il paya pour les haines qu'on lui prêtait et qu'il n'avait pas.

Ses malheurs ont coïncidé avec la grande catastrophe. Il s'identifiait ainsi avec la 3^{ème} république, dont il incarnait en effet les réflexes et les traditions politiques, avec une ardeur d'émancipation qui lui était propre. C'est pour cette ardeur-là qu'il eût mérité de participer à

la fondation de la quatrième, et pour ce qu'il eût introduit de prudence dans ses volontés réformatrices. « Nous avons mis l'âge mûr dans la jeunesse », disait le Barrès de Un homme libre. Jean Zay illustre cette devise. A trente ans il avait l'éloquence, la maturité, la maîtrise d'un homme d'Etat. Les années, en calmant sa combativité, les succès, en calmant son impatience, l'avaient comme apaisé. Il devenait de plus en plus humain, de plus en plus fraternel. Mais il n'avait pas perdu cette vitalité, cette mobilité, ce sens immédiat du milieu et des conjonctures qui le désignaient aux tâches de gouvernement. Son humour, si spontané dans les contacts humains, cette « gentillesse » dont parlent ses biographes, garantissaient une liberté d'esprit qui était un des traits de son caractère et qui repoussait pour un moment en arrière-plan les préoccupations vigilantes du militant, du parlementaire et du ministre.

La 4^{ème} République, si pauvre en personnel, eût accueilli joyeusement cet homme de quarante ans, en pleine jouissance de ses moyens, et qui venait de réfléchir si profondément sur le régime défunt. Son journal de prison, que ses amis ont intitulé Souvenirs et Solitude, est un retour objectif, dépouillé, lucide, sur un passé à la fois critiquable et heureux. C'est plus qu'un tableau vivant et instructif, c'est une leçon de sagesse politique. Le plus indifférent des lecteurs y décèle au surplus, à chaque page, une sérénité et un courage qui se manifestaient dans ses lettres et qu'il a montrés, nous le savons, jusque dans la mort.

Ses restes, arrachés par les efforts inlassables des siens à la dérision d'un atroce et obsédant mystère, vont reposer dans cette ville, au sein de cette terre tranquille où se sont développées ses affections, où se sont inscrits ses réussites et ses triomphes. Quelque chose ainsi rentre dans l'ordre. Parmi les compensations, si des compensations étaient possibles, celle-là, la plus modeste, la plus naturelle, aura du moins le privilège, pour ceux qui restent fidèles à sa mémoire, de rendre moins douloureux l'assaut des souvenirs.

Roger Secrétain, 15 mai 1948, obsèques de Jean Zay à Orléans